



CLASSIQUES  
GARNIER

METSCHIES (Michael), BRODY (Jules), « Montaigne et la tradition humaniste de la citation », *La Citation et l'art de citer dans les Essais de Montaigne*, p. 7-12

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5719-7.p.0006](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5719-7.p.0006)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1997. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## MONTAIGNE ET LA TRADITION HUMANISTE DE LA CITATION

Il est traditionnel de lire les *Essais* de Montaigne comme si c'était un de ces livres, dont il y a eu tant depuis, écrits à la première personne par des auteurs éponymes, pour le simple plaisir de parler d'eux-mêmes et de dire ce qu'ils pensent. *Ipsa dixit* : "C'est moi-même la matière de mon livre" (Au lecteur). Mais cette approche des *Essais* comme "livre du Moi" – "The Book of the Self" pour parler comme Richard Regosin – n'est pas tout à fait fidèle à leur réalité génétique et substantive. Car la croissance du livre de Montaigne est marquée, dans les faits, par un paradoxe majeur : l'épanouissement du discours personnel entraîne un recours concomitant, progressivement plus fréquent, au matériau de seconde main qu'offrait le corpus des lettres gréco-latines. Plus Montaigne écrit et s'écrit, plus il cite ses illustres prédécesseurs anciens ; plus fermement il a l'air de vouloir exprimer son individualité, plus volontiers il verse dans l'altérité. Son livre transmet donc un double message : il proclame en français, "Le texte, c'est moi" ; il ajoute en latin : "Je est un autre".

Les *Essais* sont donc d'emblée un livre impur, mélangé ; la consistance de sa composition et l'intégrité de son message sont compromises par l'apport chronique de matières étrangères – les exemples, les allusions, les anecdotes, surtout les citations. Les intentions et les idées apparentes de Montaigne sont souvent obscurcies, souvent carrément contredites, par une pléthore d'opinions rapportées de ses sources antiques. La parole du sujet parlant, parole personnelle et émouvante si jamais il en fut, est toujours en péril d'être égarée, étouffée, dans ce chœur de voix concurrentes qu'on entend résonner à travers les nombreuses citations latines qui encombrant les pages des *Essais*.

Voilà pourquoi les citations de Montaigne ont eu une si mauvaise presse ; comme des voitures mal garées, elles gênent. Les premiers lecteurs les percevaient déjà comme des monceaux d'ivraie bloquant l'accès au bon blé du texte français. Déjà en 1580 on ne savait pas trop bien sur quel pied il fallait aborder ce texte clouté d'emprunts. Aujourd'hui, à plus forte raison, en dépit de l'important outillage scientifique dont nous disposons, il est plus difficile encore de surmonter le sentiment d'étrangeté qu'inspirent ces îles flottantes d'italiques qui jonchent les pages du livre de Montaigne. Même pour le lecteur instruit, bon latiniste, il n'est pas toujours évident en quoi telle citation est pertinente pour ce qui nous semble être le message central de l'auteur.

C'est une grande ironie historique, régulièrement passée sous silence, que les *Essais* de Montaigne se présentent au public lecteur, entrelardés de citations le plus souvent anonymes et non traduites, comme si ce public était constitué surtout des Juste-Lipse et des Émile Pasquier de ce monde, alors que la grande majorité des récepteurs de ce livre si étrangement mélangé risquent, c'est bien le cas de le dire, d'y perdre leur latin. Il est toujours utile de noter qu'à l'aube du 17<sup>e</sup> siècle, il était devenu impossible pour Marie de Gournay, et à son très grand scandale, de faire rééditer les *Essais* à moins que toutes les citations latines ne soient identifiées et traduites. Quoi qu'il en soit, les lecteurs vraiment "suffisants" de Montaigne ne paraissent jamais avoir été une race robuste ou nombreuse. Au contraire, la thèse de Christine Brousseau-Beuermann est là pour nous rappeler que les grandes étapes de la réception de Montaigne coïncident, à ses conjonctures majeures, avec les attitudes de ses divers lectorats à travers les siècles envers le contenu latin des *Essais*. Et de nos jours, même dans les milieux savants et scolaires, où ce contenu devait être accueilli avec le plus d'intérêt et de compréhension, il est indéniable que ces mots latins, dont Montaigne assaisonne si libéralement et avec tant de soin son

texte français, sont rarement pris en ligne de compte dans les discussions de ses “idées”.

En rapportant le texte de Montaigne, pour établir, comme on le fait toujours couramment, sa position sur tel ou tel sujet, on remplace normalement, automatiquement, ses citations latines par des points de suspension. A cet égard, les *Pages immortelles de Montaigne* publiées par André Gide en 1939 suivirent l'exemple des “esprits” de Montaigne du 17<sup>e</sup> siècle en effaçant toute trace des citations latines. Cette excision ne faisait que refléter les habitudes et les goûts du lecteur moderne pour qui il était devenu tout à fait normal – et cela depuis des siècles – d'écarter, voire de censurer, les citations de Montaigne comme si elles n'avaient pas été destinées à être lues.

Comme Floyd Gray le signale dans un livre récent, Montaigne ne cite *stricto sensu* que bien rarement. Les textes latins qu'il rapporte sont parfois modifiés, leur syntaxe est souvent remaniée, leur champ d'application sensiblement déplacé. Mais même lorsqu'il laisse ses soi-disant “emprunts” totalement intacts, il en réduit considérablement l'altérité en supprimant plus ou moins systématiquement les noms d'auteur. Ce geste net d'appropriation est en soi un témoignage assez éloquent quant au caractère hybride de son discours. Il mélange le latin et le français comme si l'un et l'autre était de son cru. Pour ses premiers lecteurs, par ailleurs, le procédé citationnel de Montaigne était nettement insolite. Alors que certains le critiquaient, Jean-Pierre Camus le trouvait tout à fait à son goût : “J'approuve sa mode de citer [...] sans citer” (p. 427).

Il y a quelques années Françoise Joukovsky a demandé dans un article brillant : “Qui parle dans le livre III des *Essais* ?”. Il ressort de cette étude que l'essai montaignien “est [...] riche d'une polyphonie qui en fait le contraire d'un journal intime” (p. 819). Qui parle dans les *Essais* ? Le dénommé Michel de Montaigne bien sûr. Mais nous ne cessons jamais d'y entendre aussi, mêlant leur voix à la sienne, que ce soit en l'appuyant ou en le contredisant, les

principaux animateurs de la culture classique à laquelle le futur auteur des *Essais* joignait son destin sans le savoir, en recevant l'éducation qu'il a reçue et en devenant le latiniste qu'il est devenu.

Comme tout écrivain de la Renaissance, comme tout grand écrivain tout court, Montaigne fut d'abord et longtemps lecteur. Devenu enfin "auteur", ce fut non pas, comme souvent depuis la fin du Classicisme, en opposant une nouvelle "autorité" à celle de ses prédécesseurs, mais en associant ses goûts, ses ambitions, et ses talents, même si ce devait être parfois dans un esprit adversatif, à la tradition qui l'avait nourri. Ce n'est qu'en tant que partenaire dans cette tradition (< *trado*=transmettre) que l'on peut avoir part, dans sa capacité de lecteur, à la *res litteraria* et au bien culturel "traditionnels" remis de main en main et de génération en génération. De récepteur devenu "auteur" (< *auctor* < *augeo*=augmenter), l'écrivain humaniste saisissait l'occasion d'accroître à son tour ce patrimoine, à force d'alléguer les paroles de ses devanciers, et de joindre sa propre réflexion et son propre discours aux leurs. Car ce n'est qu'en accomplissant ces gestes fraternels d'adoption et de réciprocité, qui est en même temps une vigoureuse démarche de continuité, que l'on put, selon les normes de la tradition humaniste, comme le signale Gerald Bruns, faire son entrée dans l'histoire.

De nos jours, il est devenu comme inévitable de célébrer principalement en Montaigne l'inventeur de la conscience de soi et le père de la subjectivité dite "moderne". Cette croyance à la primauté du sujet dans les *Essais* est sans doute le plus tenace et le plus influent des présupposés de la critique montaigniste moderne. Et cependant, ce culte quasi irrésistible du moi montaignien est en même temps on ne peut plus éloigné de la réalité textuelle des *Essais*, tels qu'ils ont toujours existé noir sur blanc. Tout l'intérêt du travail citationnel de Montaigne est d'illustrer à quel point il avait conscience – et à quel point il semble avoir eu besoin – d'associer sa pensée à une conception de la *res litteraria* comme

entreprise et comme œuvre collectives. Les italiques réservés aux citations latines de Montaigne sont la marque formelle et indélébile du caractère multiple, polyphonique, de ce texte pourtant si uniquement personnel. Mais le paradoxe qu'on frise ici est peut-être moins une question de substance que de vocabulaire et de perspective. Rien d'étonnant, après tout, si, chez l'artiste polyvalent que fut certainement Montaigne, le soliste en lui se doublait parfois, même souvent, d'un maestro chef d'orchestre ?

L'étude attentive de l'art de citer montaignien montre à l'évidence comment le discours latin des *Essais* peut servir à ramener le lecteur à des constantes sous-textuelles, en suivant une voie parallèle à la surface du texte, à l'instar de l'inscription sur lignes parallèles des divers instruments dans une partition symphonique. Si ces métaphores musicales dégagent une logique pertinente pour notre propos, il conviendrait d'envisager le latin et le français dans le texte de Montaigne comme soumis au même rapport de fusion organique que celui d'une mélodie avec son accompagnement ou d'un thème et de ses variations. Ce langage serait-il un peu trop expressif ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on aborde les citations latines de Montaigne par le biais de la culture philologique particulière qui les gouvernait, on n'a pas l'impression d'avoir affaire à des emprunts, encore moins à des appropriations, mais bien plutôt à des démarches concertées de *coopération* et de *collaboration*.

Ce dernier terme exprime mieux que tout autre cette volonté de solidarité active avec le monde ancien qui animait ce que Paul Renucci appelait naguère, dans un livre marquant, *L'Aventure de l'humanisme européen* (1953). De Pétrarque à Erasme, d'Erasme à Montaigne on suit les vicissitudes de cette aventure, en mesurant les étapes qui conduisent de la redécouverte, à la grande éclosion, et à la pleine sécularisation vernaculaire de la *res litteraria* antique. Par le plus curieux des paradoxes, l'exquise symbiose réalisée entre les discours français et latin des *Essais* a eu pour effet de hâter le

processus d’“érosion intertextuelle” (M. Riffaterre) qui devait être fatale à la tradition des lettres classiques. En tant qu’auteur citationnel, Montaigne assurait l’accomplissement triomphal d’une synthèse humaniste, dont, par la brillante désinvolture de son œuvre, il annonçait du même coup la dissolution.

Jules Brody